

« Pourquoi tant de veuves, tant de fils de veuves ?... »

Perceval

Le thème de « Fils de la Veuve » s'avère largement récurrent dans la littérature romanesque. L'un des cas les plus fameux de Veuve dans les récits du moyen âge est certes celui de la mère de Perceval : la « *Veve Dame* » (v. 72). À cette disgrâce d'être veuve, elle en ajoute d'ailleurs une autre : celle d'être absente, « veuve de présence », dans tous les index des éditions¹ du *Conte du Graal* : elle ne figure ni dans Hilka ni dans Méla, ni dans Roach ni dans Poirion...

Veuve, comment l'est-elle devenue ? Les versions diffèrent, selon qu'il s'agit de *Peredur*², l'homologue gallois de Perceval, de *Perceval* lui-même, ou du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach. Selon le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, le père, blessé

1 — Ces éditions sont:

- Alfons Hilka, *Der Perceval Roman (Li Contes del Graal)* von Christian von Troyes, Halle, Niemeyer 1932 ;

- William Roach, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*, Genève-Lille Droz-Girard 1956, « Textes littéraires français » ; d'où sauf indication contraire nous extrayons nos citations ;

- Charles Mela, in Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou le Roman de Perceval*, Librairie générale française 1990 « Livre de Poche » ; « Lettres gothiques » n° 4525 ;

- Daniel Poirion in : Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, nrf. 1994, « Bibliothèque de la Pléiade », pp. 683-911.

2 — Pour Wolfram von Eschenbach, nous nous reportons à la traduction complète de *Parzival* par Ernest Tonnellat chez Aubier-Montaigne en 1977. Même éditeur pour le *Parsifal* de Wagner.

Nous citons *Peredur* d'après la version française qu'en donne Hersart de La Villemarqué dans *Les Romans de la Table ronde*, Rennes, Terre de Brume, t. II, pp. 131-195.

entre les jambes par un coup de lance, méhaigné de corps, ruiné par ses adversaires, mourut chez lui de chagrin après la mort simultanée de ses deux fils aînés (Roach, v. 481). Selon *Peredur*, ce père, nommé Evrawc, fêtu de combats, fut tué avec ses six fils aînés (p. 133). Selon Wolfram, le mari, nommé cette fois Gahmuret, mourut d'un coup de lance en combattant le roi d'Alexandrie dans la campagne de Bagdad, le diamant de son heaume ayant été amolli par du sang de bouc. Et il trépassa alors que leur enfant s'anime dans le ventre d'Herzéloïde sa mère (§ 105-106).

Mort de chagrin ou au combat, mort chez lui ou à la cour, ou en Orient, mort avant ou après la naissance du héros, peu importent ces contingences. Compte surtout l'essentiel : le veuvage de la mère, l'« orphanité » du fils.

Cet état apparaît comme l'un des thèmes les plus consubstantiels à la légende, l'un de ceux dont aucun auteur ne réussit à s'affranchir. il perdure jusque chez Wagner, où Parsifal est fils de la Veuve de Gamuret mort au combat (p. 93), jusque chez Ghacq où Perceval dit : « *Je n'ai jamais connu mon père. Ma mère m'a élevé seule* » (Corti, p. 81) ; et aussi chez René Barjavel où Perceval est cadet posthume de onze frères, ou chez Jacques Roubaud où, pas encore sevré, il avait à peine deux ans (*Graal Théâtre*, p. 208).

Importe aussi le statut du fils survivant. Or, celui-ci renvoie encore à la Veuve : il n'existe que par la Mère. il n'a d'autre nom que « *li fix à la veve fame* » (v. 74). Et celle-ci ne l'appelle jamais chez Chrétien, fût-ce cent fois, que « *Biax Fix* » (v. 373).

Elle reporte à tel point sur lui l'affection due à son époux qu'il en fut pour y déceler un lien quasi incestueux : le couple du Fils et de la Mère ne serait pas sans offrir quelque reflet de celui d'Œdipe, fils et époux de la Veuve Jocaste. D'autant mieux peut-être que les frères aînés « *morts tous deux le même jour* » selon Chrétien se sont peut-être entre-tués, a-t-on supposé, à l'instar d'Étéocle et de Polynice.

Mais c'est plus, et autre chose, que cela, croyons-nous. Le texte de Wolfram s'avère encore plus révélateur : Pour Herzéloïde la mère, Parzival *est* son époux même, ressuscité. L'enfant qui s'anime en son sein alors que le mari Gahmuret est raidi par la mort apparaît comme étant la *réincarnation* même de l'époux :

« Je suis à la fois sa mère et son épouse [...] Je le porte en moi ainsi que le germe de sa vie [...]. Ce serait perdre Gahmuret une seconde fois si je disparaissais en portant celui qui fut conçu dans son amour » (§ 109).

L'Initiatrice – Ce Fils-Époux, elle le protège. Sa solitude de veuve, elle la redouble encore en l'entraînant à l'écart des violences dans la solitude des forêts « soutaines ». On songe aux populations traditionnelles d'Afrique ou d'Australie où les jeunes garçons étaient entraînés la nuit par des mentors jusqu'à un abri retiré dans un coin secret de la forêt, où ils recevaient leur initiation. Et ils en revenaient d'autres hommes. Mircea Eliade, l'a relevé en Australie chez les Wiradjuri, les Kurnai, les Yuin et les Murring (*Initiation, rites, sociétés secrètes*, 1959, rééd. 1976, « Idées/Gallimard » n°332, pp. 35-70). Pour lui, la forêt symbolise l'au-delà, si bien qu'on la retrouve « dans de nombreux rites initiatiques et systèmes des peuples primitifs » (*Mythes, rêves et mystères*, Paris, nrf, 1957). Dans la *Mort Sara* (Plon, 1971, rééd. 10/18, 1975), Robert Jaulin évoque l'initiation africaine du Tchad, où le néophyte était traité comme un nourrisson et « allaité » par une « Mère initiatique ».

Et, de fait, c'est là, en ce lieu écarté au sein de la forêt, – « Forêt Gastée » dit Barjavel, où nul jamais ne pénétrait, – que la « Veuve Dame » dispense un premier degré d'initiation à cet « enfant d'un autre monde » (*ibid.*, p. 99) : initiation par les forces nues des éléments de la Nature ; initiation à la paix loin des conflits sociaux du monde ; initiation enfin par les conseils qu'elle lui prodiguera.

C'est là un double rôle de son rang de Veuve Dame : être la *Protectrice* ; être la première *Initiatrice*. Devant ce néophyte, elle est comme la Déesse Isis.

Viennent corroborer ce caractère de la Mère comme Guide initiatique la jeunesse et la simplesse du « candide » candidat. Non seulement il est jeune par lui-même, mais en outre il se trouve le cadet d'une série de trois frères selon Chrétien, de sept frères selon *Peredur*, de douze à en croire Barjavel. Certes, ces chiffres de 3, de 7 et de 12 renvoient à des nombres réputés « sacrés ». Le Poucet de Perrault est lui aussi cadet de 7 frères.

Mais, surtout, ce statut de cadet qu'incarne Perceval renchérit encore sur sa jeunesse. Il symbolise d'autant mieux l'état de retour à l'enfance, de nescience qu'était censé incarner l'aspirant aux mystères (d'Eleusis et autres). « *Le héros*, dit le guénonien Luc Benoist, *est souvent un jeune homme, ou le plus jeune de trois frères, ou encore un enfant, qui rappelle l'état d'enfance des mystères* » (p. 36). Car toute initiation est naissance à une nouvelle vie. Et, si elle tombe morte à son départ, c'est au fond parce que ce rôle, son rôle, est désormais terminé

Car, si la « Veuve Dame » dispensait ainsi à l'orphelin un *premier degré* d'initiation, un prud'homme, un vieillard, incarnation de sagesse, Gornement de Gohort, va prendre le relais en se chargeant de l'introduire à un *second degré*. Car il lui recommande de ne point toujours se référer avec simplesse à sa mère ; il lui enseigne qu'il faut parfois savoir dépasser les instructions élémentaires du premier degré. Il y ajoute une consigne de discrétion, de silence, qu'on retrouve dans la plupart des rites initiatiques.

Le *troisième degré* de cette initiation progressive sera donné à Perceval après sa visite désastreuse au château du Graal, par sa cousine, celle que Wolfram appellera Sigune. Elle lui apprend à son tour que le véritable héros supérieur, s'il veut devenir Maître, doit pouvoir transcender la sagesse acquise pour se conformer à une vision plus haute, dépasser la consigne de silence, savoir quand et où s'en affranchir, et la surmonter.

Réurrences : tant de veuves !

Dans les récits médiévaux. — Cet état d'« enfant-sans-père », Perceval le partage d'une certaine façon avec d'autres noms de la légende arthurienne : avec Merlin, engendré sans semence d'homme, avec Arthur qui ignore quel est son vrai père, avec Cligès, fils de Soredamor, veuve d'Alexandre de Constantinople décédé, et qui ne survivra guère à son mari (éd. Ch. Méla, vv. 2556, 2580). Ce thème du Fils de la Dame Veuve se retrouve d'autant plus aisément dans le *Lai du Tyolet* que sa première partie paraît comme un écho des enfances de Perceval.

Le « meilleur chevalier du monde », Lancelot, est fils du roi Ban de Benoïc mort de douleur devant la ruine de ses biens, et de sa Veuve Hélène, la reine-aux-grandes-douleurs, qui se retire du monde dans un moutier, tout comme les deux cousins de Lancelot : Lionel et Bohort, sont fils du roi Bohort de Gaunes et de leur mère Veuve Évaïne, qui rejoint sa sœur dans l'asile feutré du couvent (« Livre de Poche », n°4528, pp. 71-91).

L'autre grand héros légendaire du moyen âge, Tristan lui-même, selon la version de Gottfried von Strasbourg, dont le père Rifalin meurt au combat, est enfanté comme fils posthume par sa mère Veuve Blanschefleur, sœur du roi March (« Bibl. de la Pléiade », p. 412)³.

3 — Dans le *Conte du Graal*, l'autre héros, Gauvain, qui rencontre au Château des Merveilles sa mère, femme du roi Lot d'Orcanie, morte depuis vingt ans (v. 8757-8), mais

Maintes fois, cet état de Fils de la Veuve paraît lié à la domination de pouvoirs magiques. Ainsi, dans *Renaud de Montauban*, les Quatre Fils Aymon, – réfugiés eux aussi dans la profonde Forêt d'Ardenne –, ont pour oncle Maugis. Et ce Magicien, détenteur de grands pouvoirs, est fils de la Veuve de Beuve d'Aigrernont, tué dans un guet-apens par des affidés de Charlemagne (F° n°1501, p. 8).

Dans *Huon de Bordeaux*, le nain magicien Obéron se déclare fils de César assassiné, et de Morgue, une fée immortelle. Et, dans *le Lai d'Yonnec*, cet Yonnec a perdu son père évidemment Magicien, puisqu'il pouvait se métamorphoser en Oiseau pour visiter sa mère, dès lors « veuve » de son Amant.

L'on pourrait certainement multiplier les exemples. Et d'autres communications de cette Rencontre n'ont pas laissé d'en apporter de remarquables.

Chez les Celtes. – Le thème n'était pas nouveau. Il se rencontrait déjà dans les anciennes *épopées celtiques*. Le *Mabinogi* gallois de « Manawyddan fils de Llyr », n'est pas sans analogies avec *le Conte du Graal*. On y voit Pryderi – en qui certains discernent un prototype de Peredur – donner sa mère Rhiannon, évidemment Veuve, pour femme à ce Manawyddan, dieu de l'Autre Monde. Ils connaîtront la dévastation de tout leur pays si bien qu'« on se croirait aux alentours du château du Graal », dit Jean Markale (p. 54). Plus tard, Pryderi se verra paralysé – on songe à Perceval frappé de mutisme – quand il voudra saisir une *coupe d'or*, qui n'est pas sans rappeler le graal.

Chez les Celtes d'Irlande aussi, le héros Maelduin, que sa *Navigation* mènera jusqu'à l'Île des Fées, est le fils posthume d'une Dame Veuve, le père ayant été tué par des pirates.

Ailleurs... – Mais ce n'est pas seulement dans la littérature « bretonne » et celtique du moyen âge qu'on rencontre ce personnage récurrent. C'était déjà le cas de héros anciens. Chez les Tragiques grecs, outre Œdipe, on connaît le personnage d'Oreste, fils de Clytemnestre, veuve d'Agamemnon après l'avoir tué. Dans la littérature orientale, les deux héros les plus fameux des *Mille et Une Nuits* : Aladin en quête de la Lampe merveilleuse est Fils d'une Veuve, tout comme l'est aussi *Ali-Baba*, le découvreur de la Grotte-aux-trésors. Le sera aussi le *Ben-Hur* de Lewis Wallace.

l'y retrouve ressuscitée, ne paraît-il pas lui aussi, du moins dans ce monde de limbes, comme un Fils de Veuve ?

Dans les Contes traditionnels. – Le thème a nourri abondamment la littérature orale des contes folkloriques. Seigneur des Légendes, le génial Tockien témoigne combien ce trait est constant dans les récits magiques lorsqu'il énumère, avec son sourire habituel, les récits de veillée les plus typiques relatés par Gandalf « *ce magicien errant, qui racontait dans les réunions de si merveilleuses histoires de dragons, de géants, de la délivrance de princesses et de la chance inespérée des fils de veuves* » (*Bilbo le Hobbit*, « J'ai lu » n° 486, 1977, p. 14).

(Souvent aussi se rencontre le thème homologue et antithétique des malheurs de Filles de Veufs. Ainsi dans la *Cendrillon* de Perrault, fille d'un veuf remarié, et dans *l'Oiseau bleu*, le conte célèbre de madame d'Aulnoy, où Florine est Fille de Veuf. Mais ces « filles de veufs » relèvent plus souvent d'un autre thème : celui de la marâtre persécutrice. – *Peau d'Âne*, où le père veuf sollicite l'amour de sa fille propose, lui, un conte homologue au *Parzival* de Wolfram, puisque, aux yeux de son père, la fille *réincarne* à l'identique les traits de l'épouse perdue.)

La littérature moderne n'est pas en reste. Ce serait myopie et risquerait de nous induire en de fausses interprétations que de nous focaliser sur le seul moyen âge. Le thème du « fils de la veuve » en déborde et traverse toute la littérature.

Bornons-nous à quelques cas remarquables.

Ainsi les *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre vivent tous deux en enfants de Veuves. Abandonnée par son séducteur, Marguerite, la mère de Paul, vint se réfugier, seule avec son enfant, dans le désert sauvage d'un coin retiré (*Romanciers du XVIII^e siècle*, « Bibl. Pléiade » t. II, pp. 1131-32) ; – ce qui nous ramène à la Veuve Dame mère de Perceval !

Ainsi aussi de grands héros romantiques, comme ce Gilliatt héroïque des *Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo, fils d'une veuve d'origine mystérieuse, et peut-être « fils du diable »... ; – ce qui nous ramène au mythe de Merlin ! On retrouve ce thème dans plusieurs des *Contes* de Charles Nodier. Et que de héros orphelins, bâtards ou abandonnés, chez George Sand, qui avait gardé la mentalité traditionnelle des chanvreuses de son Berry natal.

Romans « d'apprentissage » ou de compagnonnage, littérature dite « pour l'enfance », et toute la littérature populaire : autant de récits largement tributaires des scénarii traditionnels qui répercutent les vieux mythes ; et autant de récits qui affectionnèrent ce type de héros libre d'attaches familiales.

Ainsi les romans de Jules Verne, souvent inspirés de rituels de sociétés secrètes. Ainsi l'immortel *Sans Famille* d'Hector Malot, qui fascina des générations d'adolescents avec son Rémi, fils enlevé à sa mère veuve Mme Milligan (F° Junior, n°129-130, t. I, p. 151, t. II, p. 362) ; et son ami Mathias est aussi fils de veuve.

Ce n'est pas le lieu ici, dans ce contexte médiévisiste, de détailler toutes ces récurrences modernes. (Ce pourrait être en une autre occasion.)

Bornons-nous au *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, qui peut se poser en paradigme de ce type d'intrigue. Lui aussi, après avoir perdu son père est resté avec sa mère veuve ; et le décès de son cadet Antoine l'a laissé seul fils survivant couvé par l'affection maternelle. L'Yvonne de Galais – descendante de « *chevalier Galois* » – qu'il épousera, est symétriquement « *Fille de Veuf* » et vit seule avec son père, son frère Frantz ayant disparu. Quant à leur fille, destinée à courir les aventures avec le grand Meaulnes, elle devient à son tour « *Fille de Veuf* » par la mort dramatique d'Yvonne. Jasmin Delouche, le condisciple, qui retrouve par hasard le site du « *Domaine perdu* », qui tenait donc « *la clef de tout* », est « *fils de la Veuve Delouche* ». Tout le *Grand Meaulnes* semble ainsi structuré autour de *Fils de Veuves* et de *Filles de Veufs*⁴ !

Pourquoi ?

Bref, que de fois le héros destiné à quelque quête plus ou moins mystique, est un héros orphelin, un Fils de Veuve ! Mais point ne suffit d'en dresser l'inventaire. Encore faut-il poser la question essentielle : – *Pourquoi ?* dans ces récits de quête, *pourquoi tant de Fils de Veuves, tant de Filles de Veufs ?* Plusieurs explications ont été avancées, qui tiennent de la réalité historique ou de l'utilité narrative, de la psychologie des « profondeurs » ou des rituels d'initiation.

1. *La Réalité « historique »*. – Certains n'y verront d'abord qu'un reflet de la société telle qu'elle se présentait à l'époque : rixes, Croisades, guerres, tournois, duels, conflits féodaux, royaux, régionaux, ont dû au moyen âge libérer maintes Dames de la tutelle de maints Sires et créer moult orphelins de pères. Les romans médiévaux se contenteraient donc tout simplement de faire écho à la réalité historique du temps.

4 — Voir notre article « Le Type du Héros dans le *Grand Meaulnes* », dans les *Travaux de Littérature et de Linguistique*, Strasbourg, 1981, t. XIX, fasc. 2, pp. 126 sqq.

– Certes. Toutefois comment expliquer alors la présence également fréquente de ce thème dans la littérature de l'ère contemporaine ?

2. *L'Utilité narrative*. – Pourquoi ? C'est que le thème offre d'indiscutables avantages au point de vue narratif. La nature même du genre incline vers ce statut du héros. Il est bon en effet qu'aucune figure vivante de père ne vienne concurrencer, voire éclipser la sienne. Il apparaît ainsi comme unique, comme sans rival. On imagine mal Perceval ou Augustin Meaulnes dotés de pères vivants.

Du coup aussi, la famille, qui tend à créer un milieu fermé, qui empêche l'évasion hors du cercle habituel, joue plus malaisément son rôle modérateur et conservateur. Moins de lien social enchaîne le héros aux nécessités quotidiennes. Il apparaît plus solitaire, plus libre de toute attache pour se lancer à la quête des aventures extraordinaires. Il reste disponible pour répondre dès le premier appel vers le voyage enchanté. Dans cet isolement, qui déjà le met « à part » du commun, il puise une facilité pour décrocher de ce monde-ci, pour glisser sans effort dans un autre monde. Son état : un signe naturel d'élection pour l'aventure mystique. Et pareil parcours, le menant d'une détresse initiale jusque vers quelque cime du savoir ou du pouvoir, n'est point sans offrir une valeur éminemment esthétique.

3. *La Psychologie dite des « profondeurs »*. – Parmi les interprétations proposées, la psychanalyse avance son explication favorite : pour le héros, est ainsi symboliquement « tuée » l'image paternelle ; et il forme dès lors couple avec sa mère.

On en a vu un assez significatif exemple dans le *Parzival* de Wolfram. Il s'agit, selon les freudiens, du complexe d'Œdipe. Le nombre de « filles de veufs » – comme *Peau d'âne*, Yvonne de Galais, Aude de Maisoncelles, *Lunegarde* – confirmerait ce lien quasi incestueux.

– Cependant, cela explique mal pourquoi, – sauf à imaginer pires perversions... – se rencontrent aussi tant de fils de veufs (Carabas, Michel le Charpentier, *Indiana Jones*) ou de filles de veuves (*les Enchantements de l'Éloquence*, *Virginie*, *la petite Fadette*) ; ni encore moins tant de jeunes héros totalement orphelins (Frodon, Lupin, Baroudiel, Benvenuto du *Bosco Vecchio*), abandonnés (Egiste, *Candido*), ou perdus (*le Pays où l'on n'arrive jamais*). Bref toujours une certaine solitude.

Kerenyi se demande d'ailleurs si la mythologie de l'enfant divin ne procéderait pas du type du héros orphelin ; ou l'inverse... (*L'Essence de la Mythologie*, « Petite Bibliothèque Payot » n°124, p. 49). Ce qui nous rapproche d'une hypothèse plus mythologique.

4. *La Thèse initiatique*. – A cette explication moderne par la psychologie de la *libido*, en répond une autre, se référant à la Tradition. Plusieurs interprétations symboliques ont été proposées dans la ligne de la pensée ésotérique.

Disciple de René Guénon, Julius Evola relève, dans le *Mystère du Graal* (éd. traditionnelles, 1985) que, dans certaines versions, la Mère Veuve de Perceval serait la Porteuse du Graal et qu'elle épouserait l'un de ses gardiens. Elle incarnerait la quête de la Sagesse, ou de la Tradition, « veuve d'homme » (p. 205). En tant que Veuve, elle exprimerait « *une période d'attente silencieuse* », celle de la Tradition, de la force ou de la puissance qui n'est plus possédée, qui a perdu son « homme » et attend un nouveau maître. Parsifal, qui la quitte pour suivre sa vocation héroïque, symboliserait un lien « gynécocratique » dépassé ensuite par le héros (p. 159). – Interprétation symbolique qu'on peut estimer un peu contournée.

Mais, de là, dit Evola, dériverait le sens de l'expression « *Fils de la Veuve* », qui s'est conservée depuis la tradition iranienne et le manichéisme jusque dans la maçonnerie occidentale (p. 32).

De fait, les francs-maçons se sont parfois désignés comme « Fils de la Veuve », en vertu de deux légendes revendiquées comme fondatrices : l'une égyptienne, l'autre hébraïque.

La première : celle d'Isis et des mystères isiaques. Certaines mouvances ont en effet prétendu continuer l'initiation égyptienne. Or, dans la mythologie égyptienne, le dieu Horus est Fils de la Veuve, de la grande déesse Isis, qui avait pu régénérer son mari Osiris dépecé. Si bien que, dans les mystères isiaques, le néophyte vainqueur des épreuves, devenait à son tour, *Fils adoptif* de la Veuve Isis. Ce thème de « *Fils de la Veuve* » se serait ainsi introduit dans divers scénarii initiatiques, puis dans des contes folkloriques qui, souvent, les décalquent. On a vu comment, pour Perceval, la *Veuve Dame* joue justement ce rôle d'initiatrice et de protectrice dévolu à Isis.

Gérard de Nerval qui a dit « *Je suis moi-même l'un des enfants de la veuve* », a, dans le *Voyage en Orient*, exposé un scénario d'initiation censément isiaque. Il y relate aussi l'autre légende maçon-

nique, liée au Temple de Salomon (éd. GF, p. 338). Elle est elle-même double : celles d'Hiram et d'Adoniram.

Adoniram était le fondeur, le bronzier, du Temple. Il fut assassiné traîtreusement par trois compagnons. Ses successeurs, ses « fils », devinrent ainsi « Fils de sa Veuve ». (Nerval se trompe en faisant de cette veuve la reine de Saba. Il s'inspirerait de l'*Ordre trahi plutôt que du Recueil précieux*⁵).

Hiram, lui, était le grand Architecte du Temple. Il était fils d'une veuve de la tribu de Nephtali⁶. Quand il mourut, sa postérité, ses « fils », furent à double titre « Fils de la Veuve » : de sa femme et de sa mère. — D'où les deux traditions : des Hiramites et des Adoniramites.

Reste alors la question : le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes transposerait-il un rituel d'initiation ? Chrétien fut-il initié à quelque confrérie secrète ?

— Non ! répondait René Guénon : il ne faut ni imaginer le centre spirituel inspirateur comme une société en forme, ni voir la légende comme un ancien rituel, ni les écrivains comme eux-mêmes initiés. Des profanes, choisis pour leurs seuls dons narratifs, comme Chrétien, ont pu répercuter à leur insu des données suggérées par quelque centre initiatique occulté. *La légende du Graal pourrait ainsi remonter à une tradition multiséculaire, bien plus haut que nous ne l'imaginons*. Et pareil écho de mythes très anciens rendrait mieux compte de l'impact toujours si puissant que ce genre de récits exerce sur nos cœurs.

On peut continuer de rêver là-dessus...

Robert BAUDRY,
Universités d'Angers et du Katanga

5 — « L'identification de cette veuve avec la reine de Saba [...] est absolument étrangère à la Franc-Maçonnerie ; elle n'a d'autre source que l'imagination de Gérard » (G. H. Luquet, « Gérard de Nerval et la Franc-Maçonnerie », *Mercur de France*, mai-août 1955 n°324).

6 — *Bible*, 1 Rois, VII, 14.